

Conversation avec Alicia De Larrocha

L'atout de Alicia De Larrocha est sa taille. Confrontés à son sourire rayonnant et à sa petite silhouette, les gens ne se doutent généralement pas qu'ils sont en présence d'une des plus formidables virtuoses du monde et très probablement la plus grande femme pianiste vivante. Quand je suggérai que lorsqu'on l'entend, on est souvent décontenancé, incapable d'associer des sons si tumultueux avec un physique et des mains si minuscules. Madame De Larrocha haussa les épaules et sourit, amusée. Elle avait déjà entendu ce compliment.

- Non, je n'ai pas l'intention de me reposer; si je me repose maintenant, ce pourrait être pour toujours. Ma journée d'hier: New-York - Londres, une traversée record de 3 heures 10 minutes avec le Concorde, une répétition à 3 heures au Festival Hall et le soir le Quatrième de Beethoven avec le Hallé Orchestra. Aujourd'hui une séance d'écoute d'enregistrements en studio, pour compléter un disque (Le Carnaval de Schumann). J'ai reçu la force de quelque part... mais reprenons au début.

Vous me demandez de parler d'Arthur Rubinstein, qui m'écouta quand j'étais petite fille. Pour une enfant, c'était une expérience merveilleuse et depuis là je me suis sentie très proche de lui. Il jouait le répertoire espagnol et il le jouait bien, que dire d'autre; il était tout pour moi. J'ai travaillé avec Frank Marshall qui était un élève de Granados et, bien qu'on l'ignore généralement, il me tint à l'écart de la musique espagnole jusqu'à mes 17 ans. Au moment de commencer à étudier Albeniz et Granados, j'avais joué Bach, Mozart, Chopin, Liszt, une base essentielle pour la musique espagnole.

Je voudrais que vous ne parliez pas si éloquemment de ma technique, elle n'est pas si grande. Je suis pleine de remords d'avoir gaspillé mes jeunes années. J'adorais la musique mais je ne voulais pas m'exercer. Mais notez bien, mes possibilités étaient bonnes. J'avais une grande facilité, d'excellents réflexes, le sens des distances, etc., mais sans des bases solides, cette sorte de facilité disparaît. Maintenant je travaille beaucoup plus à fond. Vous dites que j'ai une concentration phénoménale (Mon Dieu, quand je pense que des gens comme vous sont assis là-bas, regardent et écoutent, c'est assez pour vous effrayer) mais certains jours je ne peux pas du tout me concentrer. Je suis d'humeur changeante et vulnérable. Une minute en-haut et la suivante en-bas. Vous devriez demander à mon mari. Je change d'humeur chaque minute de sorte que c'est probablement une bonne chose qu'il ne me voie que quelques fois par année. Je peux être quelqu'un d'impossible.

Enregistrements? Un récital Scarlatti et Soler (je vais utiliser l'édition que Valenti vient de sortir et qu'il m'a dédiée), la sonate de Schubert en la majeur D 959, le Carnaval de Schumann, encore du Mozart et... je ne sais plus. Peu à peu je me suis accoutumée à ce genre de réalisations. Autrefois c'était horrible, je m'inquiétais désespérément des fausses notes; maintenant, bien que je doive toujours me forcer à écouter les prises, je suis devenue un peu plus philosophe dans ce domaine...

Je n'enseigne pas. Je l'ai fait et avec plaisir mais comme je crois que l'enseignement n'a de valeur que sur une longue durée, ce ne serait pas honnête. Je ne donne pas non plus de cours d'interprétation. Une période avec tel pianiste, puis avec tel autre: les élèves sont désorientés.

Je faisais partie du jury du 2^e Concours Van Cliburn, au Texas. La tâche était facile pour nous car Radu Lupu jouait si merveilleusement que nous n'avions aucune hésitation. Ce n'était pas une décision difficile. Mais certaines fois il en va différemment et alors j'ai vraiment mal pour ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne réussissent pas. Les concours me font aussi réaliser comme aujourd'hui les conditions ont changé. Maintenant, la musique est vraiment un «business» et cela peut être si affligeant. Subitement les salles de concert sont devenues de plus en plus grandes et pour se faire entendre, il a fallu commencer à jouer différemment, essayer de se projeter et de s'exprimer de manière satisfaisante. Subitement il s'agissait de volume plutôt que de sonorité et par conséquent les pianos ont changé, sont devenus plus stridents, brillants et percutants, l'attaque des notes, plus raide. Dans un sens on a plutôt reculé. Pensez-vous que Ravel aurait écrit Ondine, Alborada ou Scarbo aujourd'hui? Sur les pianos modernes, l'attaque des notes répétées ne convient pas du tout à ces œuvres. Savez-vous qu'un accordeur de piano, dans une ville du Sud des Etats-Unis, pensait que je devais retourner à l'école. «Il faut faire ainsi, ma chère» grommela-t-il, martelant la touche avec un doigt comme un marteau-piqueur, car je lui avais dit qu'il y avait un problème.

Malgré tout cela, je dois dire qu'il y a de jeunes artistes qui sont merveilleux, aujourd'hui, qui sont de vrais artistes. Serkin et Horowitz ont leurs successeurs. Maintenant il y a Ohlsson, Perahia et Lupu, aussi sensibles que brillants, qualités qu'ils développent malgré un environnement de plus en plus étranger.

Quand à moi, je dois être franche et dire que j'aime ma carrière. Pour me détendre, j'adore faire la cuisine. Mon entourage s'inquiète de mes mains et je me glisse dans la cuisine quand ils ne s'en aperçoivent pas. Comme lecture, donnez-moi une revue féminine, ça me détend! Le fait d'être une femme pianiste, je n'y pense jamais, bien que certaines fois ce puisse être un avantage: les gens ont plus d'égards, surtout aux Etats-Unis. Savez-vous que chaque année je passe cinq mois là-bas? Je ne sais pas pourquoi ils m'aiment tellement alors qu'il y a tant d'autres pianistes.

Propos recueillis par Bryce Morrison, avec l'aimable autorisation de Music and Musicians, Londres